

# Le temps pollué

Jean-Pierre Dupuy \*

L'étude de la façon dont les gens répartissent leur temps en différentes activités a le mérite de neutraliser le quantitatif : de tout temps et dans toutes les sociétés, l'homme dispose de vingt-quatre heures par jour. Ce qu'il fait de cette ressource unique et répartie entre tous de la façon la plus égalitaire qui soit, la manière dont il la gaspille à des activités sans intérêt ou au contraire la consacre à son enrichissement personnel, voilà qui peut nous aider à juger de la qualité d'un mode de vie.

Or il semble bien qu'à ce point de vue, les sociétés industrialisées à haut développement économique ne soient guère enviables. On parle beaucoup de leurs nuisances : une des plus pernicieuses est sans doute la pollution de notre temps. On peut la caractériser à plusieurs niveaux. Il y a tout d'abord le fait que nous manquons perpétuellement de temps pour jouir des objets qui meublent nos vies et à la production desquels nous sacrifions tant. Ces moments qui éclairent une vie et pendant lesquels nous communiquons intensément avec un être, un paysage, une œuvre d'art, sont gâchés par le fait, et surtout la conscience du fait, que nos minutes sont rares et que beaucoup d'activités se les disputent. Le rythme fiévreux, l'agitation forcenée que nos concitoyens connaissent les mènent parfois au bord de la paralysie, de même qu'une machine tournant en surcapacité connaît des risques de blocage. Seuls les experts passés maîtres dans l'art de gérer leur « budget-temps » arrivent à s'en sortir. Mais une société qui fait un grand succès à des livres tels que « Comment élever vos enfants à la maison à vos moments perdus » est certainement une société malade.

Il y a aussi le fait que la proportion de notre temps que nous consacrons à des activités qui sont des fins en elles-mêmes s'amenuise sans cesse. Comme l'écrit Bertrand Russell : « Il y avait jadis une aptitude à l'allégresse et au jeu qui a été en partie inhibée par le culte de l'efficacité : l'homme moderne considère que toutes les choses qu'il fait doivent l'être en fonction de quelque chose d'autre, et jamais pour elles-mêmes. » Beaucoup passent une grande partie de leur vie à un travail inintéressant, dont le seul avantage est de procurer des ressources. Leur temps dit « libre » est surtout meublé d'activités

« intermédiaires » : se déplacer d'un point à un autre, s'occuper de leur patrimoine... le repos n'étant lui-même que le moyen de recouvrer ses forces. Comble du paradoxe, combien d'entre nous ne perdent-ils pas leur temps à essayer d'en gagner ?

## Loïn d'Arcadie

Tout cela ne manque pas d'inquiéter. Comme le rappelle en effet S.B. Linder dans un ouvrage récent consacré à ces questions (1) : « De tout temps on s'est attendu à ce que l'un des bénéfices de l'abondance économique soit une manière de vivre tranquille et harmonieuse, une sorte d'Arcadie. Or ce que l'on observe est exactement le contraire. » Il est urgent d'essayer de comprendre pourquoi. S.B. Linder propose une explication purement économique de ce paradoxe. Il part de la constatation que notre société, selon le mot du même Bertrand Russell, est celle où l'on apprend à faire deux fois plus d'épingles en un temps donné plutôt que de faire une quantité d'épingles en deux fois moins de temps. En d'autres termes, les gains de productivité sont convertis en ressources matérielles au lieu de l'être en ressources temporelles. C'est le fondement même de la croissance économique, considérée comme un phénomène inévitable et souhaitable. Donc, la durée du travail restant sensiblement la même, de plus en plus de biens se disputent un temps de non-travail inchangé. La consommation de ces biens prenant du temps, le temps devient un bien rare par rapport aux choses. L'économiste traduit cela en disant que la « valeur du temps » (sous-entendu : exprimée en unités de biens matériels) s'accroît.

Quelles conséquences cela a-t-il sur notre mode de vie ? Chacune des activités qui composent une journée, que ce soit les repas, les déplacements, les loisirs, etc., « consomme » à la fois des ressources matérielles et du temps. Certaines consomment relativement beaucoup plus de temps que de ressources (la contemplation d'un jardin zen), pour d'autres c'est l'inverse (la tournée des boîtes de nuit). Les activités sont donc relativement plus ou moins « chronophages ». Il est à prévoir que ce sont les plus chronophages d'entre elles qui pâtiront le plus d'une augmentation de la rareté du temps. Par ailleurs, pour



une même activité, il y a en général possibilité de substituer, dans une certaine mesure, des objets au temps ou l'inverse : il est également à prévoir que le temps devenant de plus en plus « cher » par rapport aux objets, on s'arrangera de plus en plus pour substituer les seconds au premier.

C'est bien ce que l'on constate. Pour entretenir notre patrimoine, par exemple, nous disposons a priori de trois moyens de procéder : entretenir nous-mêmes nos biens en y consacrant notre temps, faire appel aux services d'entreprises spécialisées (c'est-à-dire se payer le temps des autres), ou enfin... ne pas entretenir et remplacer nos biens à un rythme rapide. La valeur du temps aug-

\* Chargé de recherches au Centre de Recherche sur le Bien-Être.

(1) S.B. Linder : « The harried leisure class ». Columbia University Press - 1970.





mentant, c'est cette dernière solution qui l'emporte. Vêtements sales et frippés, automobiles jamais lavées ni révisées, maisons mal entretenues sont le lot quotidien d'une société pressée. Tout cela conduit au résultat paradoxal qu'une société où les gens accordent tant d'importance à leur niveau global de consommation est aussi celle où ils se désintéressent le plus de chaque consommation en particulier.

L'entretien de notre propre corps, le souci de notre santé n'échappent pas à la règle. Le temps de sommeil est considéré comme un gaspillage. Déodorants, parfums, eaux de cologne remplacent de plus en plus une hygiène per-

sonnelle qui demanderait trop de temps. Repas et activités physiques, activités trop chronophages, voient le temps qu'on leur accorde tendre rapidement vers des niveaux dangereux pour la santé.

Le temps consacré à s'occuper des autres est lui aussi de plus en plus remplacé par l'utilisation de ressources matérielles. Le père de famille qui n'a plus le temps de parler avec ses enfants compense ce manque de relations par des cadeaux coûteux. Les vieillards ne trouvent plus place dans les familles et sont parqués dans des hospices, où le temps d'attention à autrui est mieux « rentabilisé ». Le médecin peut expé-

*Retrouver la fête :  
Cité de la Plaine - Clamart.*

dier la consultation en cinq minutes à condition de prescrire beaucoup de médicaments.

Nous avons rappelé qu'un des effets attendus de l'abondance a toujours été un détachement suffisant par rapport aux problèmes matériels de l'existence pour permettre de se consacrer à des activités de médiation, de réflexion personnelle de pratique des arts, d'enrichissement de l'esprit, ou tout simplement de « farniente ». Erreur, nous répond l'économiste. Il s'agit là d'activités particulièrement « chronophages ».



La concurrence avec d'autres occupations demandant beaucoup de ressources matérielles ne leur laisse aucune chance. Certes, nous « consommons » de plus en plus de livres, de disques, etc., mais il s'agit justement là d'objets, que le plus souvent nous ne faisons que collectionner sans même avoir le temps de les lire ou de les écouter.

### Une société affamée de temps

La théorie de la valeur croissante du temps rend donc bien compte de la plupart des traits absurdes qui caractérisent une société affamée de temps. Mais elle ne réussit à le faire que parce qu'elle ne remet pas en cause le fait d'observation que les progrès de productivité sont convertis en biens et non pas en temps. Elle passe complètement sous silence la question de savoir pourquoi il en est ainsi, alors que c'est de cela que découlent toutes les caractéristiques de l'affectation du temps qui rendent la qualité de nos vies si médiocre. Pourquoi continuons-nous à « croître », alors que les avantages directs tirés de l'augmentation du niveau de vie sont plus que détruits par les inconvénients résultant de l'accroissement de la rareté du temps ?

Si l'économiste ne sait pas répondre à cette question, c'est que son impérialisme le conduit à expliquer le culturel par l'économique et non l'inverse. Il prête au temps et aux activités qui le remplissent des caractéristiques qui sont en fait des caractéristiques de l'être qui vit ce temps et ces activités. Or ces caractéristiques, loin d'être « naturelles » et inévitables traduisent une culture. Nous sommes dans un monde où l'homme se définit, dans son statut, dans ses relations avec les tiers, essentiellement par ce qu'il a, par les objets qu'il possède ou qu'il consomme. Or ce n'est pas tant ce qu'il a en soi, que le fait d'avoir comme, ou plus que les autres qui importe. D'où une compétition qui est la véritable explication de la croissance économique et de l'encombrement de notre vie par les consommations qui en résulte : deux phénomènes ayant tous deux le même fondement culturel, caractérisant une société qui privilégie les valeurs de l'avoir par rapport aux valeurs de l'être. On comprend dès lors pourquoi la détérioration de la qualité de la vie qui résulte de la rareté du temps ne constitue pas un frein à la croissance. Tous, collectivement, nous aurions intérêt à nous arrêter. Mais il suffit que certains continuent pour que

les autres en fassent autant de peur d'être distancés. On a donc affaire à une situation absurde collectivement, bien que somme de comportements individuellement cohérents.

Le débat n'est pas purement philosophique. Suivant le type d'explication auquel on se range, on est amené à préconiser des politiques fondamentalement opposées pour sortir de la situation de pénurie que nous connaissons en matière de temps. La théorie économique de la valeur croissante du temps conduit à justifier la loi du marché : à mesure que le niveau de vie, donc la valeur du temps, augmente, les individus sont prêts en général à payer de plus en plus cher pour consommer les moyens techniques dont la fonction manifeste est de faire « gagner du temps ». Si on se range au contraire à notre point de vue, on peut montrer que c'est là soigner le mal par le poison. L'utilisation de ces moyens techniques, loin de diminuer l'encombrement de notre temps, ne fait que l'augmenter. L'expérience le confirme. Ainsi pour la femme au foyer : l'apparition des aides électriques n'a pas semble-t-il réduit sensiblement le temps total qu'elle consacre aux tâches ménagères.

### Du temps « gagné » : pourquoi ?

Pour expliquer ces nouveaux paradoxes, il faut d'abord expliquer pourquoi ces moyens techniques trouvent preneurs. Dans une société où la richesse matérielle est un signe de statut et un remède contre l'angoisse par les possibilités qu'elle offre de s'évader des contingences du quotidien, il n'est pas étonnant que ce qui accompagne nécessairement cette richesse, l'encombrement du temps, ait les mêmes fonctions de signe. Le mode de vie fiévreux qui est celui de la classe dominante devient une référence par rapport à laquelle on se situe. « Gagner du temps » étant une nécessité pour l'homme encombré, tout ce qui signifie que l'on cherche à gagner du temps va être valorisé. L'homme moderne va vite, fait tout vite. L'homme moderne, l'« homme de caractère », l'homme d'entreprise n'a pas le droit d'être un homme lent. Les médias les plus divers nous enfoncent bien cette idée dans le crâne. Mais que la recherche du temps de vivre n'ait rien à voir à l'affaire est évident. Déjà le philosophe Alain notait que les gens qui « gagnent un quart d'heure » en allant de Paris à Deauville à fond de train

utilisent ce quart d'heure à se vanter de l'avoir fait. En fait, si temps gagné il y a, il sert essentiellement à relancer la compétition par la consommation, les ressources temporelles dégagées, par exemple, par l'utilisation de moyens de transport rapides, étant reconverties en ressources matérielles au moyen d'un temps de travail hors transport plus élevé.

Mais y a-t-il vraiment temps gagné ? Les observations rappelées plus haut permettent d'en douter. Que se passe-t-il donc ? Quand le temps unitaire consacré à une activité (tâches ménagères, déplacements) diminue, du fait de l'utilisation de moyens techniques plus performants, on constate que corrélativement le volume de cette activité augmente, de telle sorte que le temps global qui lui est consacré change peu. La raison en est la suivante. En dehors de leurs fonctions utilitaires manifestes, ces activités ont valeur de signe : signe d'attention à autrui que la ménagère déploie à l'intention des membres de sa famille, signe de statut que constituent les déplacements lointains. Or, ce qui est signifiant, c'est la peine que l'on prend à ces activités. Si celle-ci diminue, par réduction du temps unitaire, il sera nécessaire d'en faire plus pour que la valeur signifiante reste inchangée. La ménagère tirera bien parti des aides électriques, pourra même acheter des plats tout préparés, en un mot déploiera les signes de modernité, mais elle s'arrangera pour passer un temps suffisant à la cuisine « en y mettant du sien ». Pour les déplacements de tourisme, une plus grande facilité et une plus grande rapidité pour se rendre à des distances moyennes dévalorisent ces dernières en tant que signes : Acapulco détrône Torremolinos, et le temps de transport ne change guère.

Ce n'est pas avec ces moyens techniques dont les performances nous font rêver que l'on peut enrayer, bien au contraire, les mécanismes que l'on a mis en évidence et qui conduisent à une dégradation progressive et inexorable de la qualité de nos vies. Il faut s'attaquer aux racines du mal et non pas traiter le mal par le poison. Or ces racines sont profondes, elles touchent aux fondements mêmes de notre socio-culture occidentale. C'est donc plus d'une révolution culturelle, d'une rupture avec notre système de valeurs, que de nouveaux « progrès » techniques dont nous avons besoin.

J.-P. D.